

Chapitre V

DONNER UNE DIRECTION AVEC SAGESSE ET FERMETÉ

Introduction

« **Défrichez pour vous ce qui est en friche, ne semez rien parmi les épines** » (Jr 4, 3). Notre cœur est une terre intérieure qui demande d'abord d'être défrichée. Enlever la paille qui est dans l'œil d'autrui, c'est défricher sa terre intérieure pour lui permettre d'être en état d'accueillir une bonne semence. Sinon, il ne servirait à rien de vouloir lui faire entendre des paroles de sagesse. Ce serait vouloir « raisonner un homme assoupi » (cf. Si 22, 10). La dernière fois, nous avons vu que l'accompagnateur doit semer avant tout des paroles de sagesse comme autant de semences de lumière qui aident le cœur bien disposé à percevoir le vrai sens des choses et à les vivre d'une manière nouvelle. La sagesse « vivifie celui qui la possède » (Qo 7, 13) ; ne nous lassons pas de labourer la terre et de semer des paroles de sagesse, elles finiront tôt ou tard par porter des fruits : « **Comme le laboureur et le semeur, cultive la sagesse et compte sur ses fruits excellents**, car quelque temps tu peineras à la cultiver, mais bientôt tu mangeras de ses produits » (Si 6, 19). Dans cette même perspective, voyons comment un discours de sagesse doit comprendre aussi le rappel des commandements.

1. Faire resplendir les commandements et les donner en temps voulu

« Maître, que dois-je faire de bon pour obtenir la vie éternelle ? (...) Que **si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements** » (cf. Mt 19, 16-17). Être accompagnateur spirituel signifie aussi être un « maître », « directeur » spirituel, c'est-à-dire quelqu'un capable de **remettre l'autre devant les commandements de Dieu** pour qu'il les suive, se laisse guider par eux¹. Les commandements sont les « voies de la sagesse » (cf. Pr 4, 11), celles qu'elle emprunte pour nous conduire à la vie. Ils nous indiquent la direction à suivre pour que nous puissions trouver la vraie solution à nos difficultés. « Je trouve mon plaisir en tes exigences : **ce sont elles qui me conseillent** » (Ps 118(119), 24). Plutôt que de vouloir donner un conseil précis, donnons à la personne le commandement qu'elle a besoin d'entendre pour trouver elle-même la décision concrète à prendre. C'est de cela dont elle a le plus besoin : « Seigneur, enseigne-moi tes voies, (...) **Dirige-moi par ta vérité**, enseigne-moi, car tu es le Dieu qui me sauve (cf. Ps 24(25), 4-5). « Apprends-moi à bien saisir, à bien juger : je me fis à tes ordres » (cf. Ps 118(119), 66). En réalité, « le commandement du Seigneur est limpide (transparent), **il clarifie le regard**. (...) Aussi **ton serviteur en est**

¹ C'est la raison pour laquelle l'Écriture nous recommande de prendre comme « conseiller » un homme « pieux », connu « pour observer les commandements » (cf. Si 37, 12).

illuminé (est averti par eux), **à les garder, il trouve son profit** » (cf. Ps 18(19), 9-12). En cela consiste essentiellement la « direction spirituelle » dont les âmes ont besoin. Combien de fois nous égarons-nous faute d'« avoir toujours les commandements devant les yeux » (cf. Ps 118(117), 117) ? En les oubliant, nous perdons « la lumière de notre route » (cf. Ps 18(119), 105).

En même temps qu'il les rappelle à autrui, l'accompagnateur doit s'efforcer de les faire comprendre et aimer en en révélant la beauté et le sens profond² : « **Fais cela et tu vivras** » (cf. Lc 10, 28), ou encore : « Saisis la discipline, ne la lâche pas, garde-la, c'est ta vie » (Pr 4, 13). Les commandements de Dieu sont, en effet, « une loi de vie et d'intelligence » (cf. Si 45, 5)³. Autrement dit, dans l'accompagnement spirituel comme dans toute œuvre éducatrice, le rappel du commandement de Dieu doit **s'inscrire à l'intérieur d'un discours de sagesse** de telle manière qu'il soit, pour l'accompagné, un « bracelet » et non des « menottes ». Car « la discipline pour l'insensé, ce sont des entraves à ses pieds et des menottes à sa main droite » (Si 21, 19), alors que « pour l'homme sensé la discipline est un bijou d'or, un bracelet à son bras droit » (Si 21, 21) si bien que « c'est une joie pour le juste de pratiquer le droit, mais c'est l'épouvante pour les malfaisants » (Pr 21, 15). La sagesse doit tout envelopper et inspirer comme le sel qui donne sa saveur aux aliments. Il faut aussi faire preuve de mesure en acceptant que l'autre demeure encore, pour une part, « insensé », c'est-à-dire incapable de goûter la vérité de la loi dans son entièreté⁴. « Donner la nourriture en temps voulu » signifie ici donner, d'une manière « avisée » (cf. Mt 24, 45), **le commandement que la personne est capable d'entendre *hic et nunc*** sans être « épouvantée ». Autrement dit, il faut chercher à discerner ce qu'il est possible d'exiger d'elle selon le degré de sagesse auquel elle est parvenue : « Effectivement quiconque en est encore au lait **ne peut goûter la doctrine de justice**, car c'est un tout petit enfant ; les parfaits, eux, ont la nourriture solide, ceux qui, par la pratique, ont le sens moral exercé au discernement du bien et du mal » (He 5, 13-14).

2. Mener autrui sur le chemin de l'obéissance avec sagesse et autorité

« Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant (...) et **leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit** » (cf. Mt 28, 19-20). Nous ne devons jamais amoindrir les exigences de la loi, mais nous ne devons pas non plus

² Ce qui suppose évidemment qu'il cherche lui-même, de tout son cœur, à les mettre en pratique. Comment entraîner les autres sur un chemin que l'on ne veut pas suivre soi-même ? Mais, « celui qui les exécutera et les enseignera sera tenu pour grand dans le Royaume des Cieux » (cf. Mt 5, 19).

³ Le Christ, qui « a fait resplendir la vie » (cf. 2 Tm 1, 10), est aussi celui qui **a fait resplendir les commandements**. En proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume, il nous en a révélé le vrai sens pour nous les faire aimer de l'amour dont nous aimons « la vie véritable » (cf. 1 Tm 6, 19). Il nous en fait goûter la bonté et la beauté dans sa sagesse. L'accompagnateur doit lui-même faire resplendir la beauté du commandement de Dieu aux yeux d'autrui pour qu'il « s'y tienne attaché, non en auditeur oublieux, mais pour le mettre activement en pratique » et qu'ainsi il « trouve son bonheur en le pratiquant » (cf. Jc 1, 25).

⁴ Nous pouvons tous prier humblement comme le psalmiste en disant : « **Apprends-moi tes commandements** (...) Enseigne-moi le chemin de tes ordres (...) » (cf. Ps 118(119), 26.33).

nous croire obligés de les donner toutes à la fois, ni même de les expliciter tout entières⁵. Dieu nous fait marcher pas après pas sur les chemins qui sont les siens. C'est progressivement qu'il « nous apprend ses commandements ». Imitons la patience de Dieu⁶. En réalité, la personne a juste besoin d'entendre la parole qui la guidera pour le pas qu'elle doit faire aujourd'hui. Anticiper sur les commandements qu'elle sera amenée par la suite à comprendre et à vivre davantage, c'est « **lier de pesants fardeaux et les imposer aux épaules des gens** » (cf. Mt 23, 4), alors que « le joug du Christ est aisé et son fardeau léger » (cf. Mt 11, 30), lui qui « est devenu pour nous sagesse venant de Dieu » (cf. 1Co 1, 30). D'une manière générale, il ne faut pas aller au-devant des éventuels points de conversion à opérer⁷, ce serait devancer l'autre et non l'accompagner. Il faut, au contraire, sauf inspiration particulière, s'en tenir à ce que la personne nous donne de voir et d'entendre d'elle-même, là où elle se sent « titillée », là où elle commence à entendre un appel intérieur par rapport à tel ou tel point de sa vie⁸.

Néanmoins, là où Dieu « commande », il ne faut pas avoir peur de parler nous-mêmes, comme le Christ, « avec autorité » (cf. Mc 1, 27), en tant qu'« envoyés de Dieu » (cf. 2 Co 2, 17), là même où la personne hésite, a du mal à comprendre la bonté de la loi. Puisqu'il s'agit d'« apprendre aux autres à observer les commandements », Dieu nous donne de participer à son autorité paternelle en nous donnant la grâce pour « **exhorter, encourager, adjurer** comme un père pour ses enfants » (cf. 2 Th 2, 12). Or l'obéissance qu'un père attend de ses enfants ne peut être mesurée par l'intelligence qu'ils ont de ses commandements. Il y a toujours une part pour **une obéissance humble et confiante** puisque c'est « aux humbles » que Dieu « enseigne son chemin » (cf. Ps 24(25), 9). N'attendons pas que l'autre ait tout compris pour « l'exhorter » et « l'adjurer ». Il y a des choses que l'on ne comprend qu'en les mettant en pratique. Qui veut être sage doit commencer par obéir. N'ayons pas peur de dire nous-mêmes avec force : « **Entends le conseil, accepte la discipline, pour être sage à la fin** » (cf. Pr 19, 20). « Engage tes pieds dans ses entraves et ton cou dans son collier. Présente ton épaule à son fardeau, ne sois pas impatient de ses liens. (...) Car à la fin tu trouveras en elle le repos, et pour toi elle se changera en joie. Ses entraves te deviendront une puissante protection, ses colliers une parure précieuse. (...) et ta docilité te vaudra

⁵ Une même exigence peut être comprise à différents niveaux de profondeur qui demandent, chacun, du temps pour être assimilés. Rappelons-nous que « le sage sait se taire jusqu'au bon moment » (cf. Si 20, 7).

⁶ Comme la petite Thérèse l'avait si bien compris dans sa relation avec sa compagne de noviciat : « Il y avait bien des choses dans sa conduite envers les sœurs que j'aurais désiré qu'elle changeât... Dès cette époque le bon Dieu me fit comprendre qu'il est des âmes que sa miséricorde ne se lasse pas d'attendre, **auxquelles Il ne donne sa lumière que par degré, aussi je me gardais bien d'avancer son heure** et j'attendais patiemment qu'il plaise à Jésus de la faire arriver » (Ms C, 20v^o-21r^o).

⁷ Par peur que l'autre ne vienne à pécher dans tel ou tel domaine ou par une sorte de perfectionnisme moral qui nous pousserait à présenter l'idéal de la sainteté telle que nous l'imaginons.

⁸ Autrement dit, il faut nous appliquer à **accompagner la personne dans l'écoute de sa conscience**, là où la voix de Dieu se fait entendre. N'oublions pas que nous devons seulement seconder l'action de la grâce. Pensons que **la personne a besoin d'abord d'être confirmée**, c'est-à-dire d'entendre par le « canal humain de la bouche de l'homme » ce que Dieu murmure à son cœur.

l'intelligence » (cf. Si 6, 24-32). **Il y a là aussi un discours de sagesse à tenir**, non pour montrer la bonté de la loi elle-même, mais **pour montrer combien il est bon de la garder** et insensé de la négliger⁹.

3. Qui aime bien châtie bien

« **Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le** (réprimande-le) seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère » (Mt 18, 15). Là où il nous est donné, sans que nous l'ayons cherché, de voir la faute que notre frère a commise ou a l'intention de commettre¹⁰, il faut penser que Dieu nous appelle non seulement à « porter le fardeau de notre frère » (cf. Ga 6, 2) dans la prière et la compassion, mais aussi de le « relever » activement : « Frères, même dans le cas où quelqu'un serait pris en faute, vous les spirituels, **relevez-le en esprit de douceur**, (...) » (cf. Ga 6, 1). C'est là ce qu'on appelle traditionnellement **le devoir de correction fraternelle**, un devoir auquel nous n'avons pas le droit de nous « dérober »¹¹ même s'il faut, là comme ailleurs, savoir attendre le moment opportun¹². Il est évident que si ce devoir s'applique à tout frère dans la foi « tant qu'il y a de l'espoir » (Pr 19, 18), il s'applique plus encore là où il y a une relation d'accompagnement. L'Écriture ne dit-elle pas en ce sens : « **Mieux vaut être deux que seul**, (...) **En cas de chute, l'un relève l'autre**. Mais qu'en est-il de celui qui tombe sans personne pour le relever ? » (cf. Qo 4, 9-10). Le péché est auto-aveuglant. C'est pourquoi « **le chemin du fou est droit à ses propres yeux** » (cf. Pr 12, 15). « Tel chemin apparaît droit à quelqu'un, mais en fin de compte, c'est le chemin de la mort » (Pr 16, 25). « Quiconque, en effet, fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière » (cf. Jn 3, 20). Personne n'aime les reproches et nous étouffons facilement ceux de notre conscience. C'est pourquoi, si nous ne venons pas spontanément à la lumière, il est nécessaire que la lumière vienne à nous et qu'elle vienne par le « canal de la bouche de l'homme » avec la force d'un amour désintéressé à la fois doux et ferme.

« **Coups de fouet et correction, voilà en tout temps la sagesse** » (Si 22, 6). Là est le propre du sage : il ne cesse de voir ce qui est en contradiction avec l'Amour divin et, dans sa charité, il donne « en tout temps » des coups de fouet à ceux qui lui sont confiés quand ils n'ont pas assez d'humilité et de courage pour reconnaître eux-mêmes leurs fautes¹³. Qui aime bien châtie bien : « **Car celui qu'aime le Seigneur, il le**

⁹ Au sens où le Qohélet dit : « **J'en suis venu, en mon cœur, à connaître, à explorer et à m'enquérir de la sagesse et de la réflexion, à reconnaître le mal pour une chose insensée (...)** » (Qo 7, 25).

¹⁰ Là où Dieu nous met les choses devant les yeux, et non selon les rumeurs. « Ne blâme pas avant d'avoir examiné » (Si 11, 7), « Va trouver ton ami, car on calomnie souvent, ne crois pas tout ce que l'on te dit » (Si 19, 15).

¹¹ Selon l'expression utilisée par saint Paul dans ses adieux aux anciens d'Éphèse : « C'est pourquoi je l'atteste aujourd'hui devant vous : je suis pur du sang de tous. Car **je ne me suis pas dérobé quand il fallait vous annoncer toute la volonté de Dieu** » (Ac 20, 26-27).

¹² Car « **il y a des reproches intempestifs**, il y a un silence qui dénote l'homme sensé » (Si 20, 1).

¹³ Il ne s'agit pas, en effet, de « fouetter » ceux qui ont un sincère repentir de leur faute : « **Ne fais pas de reproche au pécheur repentant**, souviens-toi que nous sommes tous coupables » (Si 8, 5).

corrige et il châtie tout fils qu'il agrée » (cf. He 12, 6). Soyons donc prêts, si nécessaire, à « **user de sévérité**¹⁴ selon le pouvoir que le Seigneur nous donne pour édifier et non pour détruire » (cf. 2 Co 13, 10). « Certes, toute correction ne paraît pas sur le moment être un sujet de joie mais de tristesse. Plus tard cependant, elle rapporte à ceux qu'elle a exercés une fruit de paix et de justice »¹⁵ (He 12, 11). Et puisque « le pécheur n'accepte pas la réprimande, pour suivre sa volonté il trouve des excuses » (Si 32, 17), **il faut être prêt à faire la guerre**¹⁶ jusqu'au bout¹⁷ sans avoir peur de déplaire, ni de prendre des coups soi-même : « Est-ce que je cherche à plaire à des hommes ? Si je voulais encore plaire à des hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ » (cf. Ga 1, 10). En réalité, celui qui accepte de « déplaire » à ses accompagné(e)s finira tôt ou tard par être aimé d'eux (ou d'elles) plus que les autres car « qui reprend autrui trouvera faveur à la fin plus que le flatteur » (cf. Pr 28, 23). Les âmes finissent par comprendre qui les aime d'un amour désintéressé¹⁸. Elles expérimentent qu'« il vaut mieux écouter la semonce du sage que le chant de l'insensé » (Qo 7, 5) car « l'homme qui flatte son prochain tend un filet sous ses pas » (Pr 29, 5).

¹⁴ Au sens où la douceur est seulement « intérieure » comme saint Paul nous le fait comprendre en disant : « Que préférez-vous ? Que je vienne chez vous **avec des verges**, ou bien avec charité et **en esprit de douceur** ? » (1Co 4, 21). Il n'a en effet aucunement l'intention de s'écarter de l'esprit de douceur et d'humilité du Christ. C'est l'expression qui change simplement.

¹⁵ C'est pourquoi « **l'oreille attentive à la réprimande salutaire a sa demeure parmi les sages** » (Pr 15, 31) alors que « l'insensé méprise la correction paternelle » (Pr 15, 5).

¹⁶ Écoutons la petite Thérèse dans sa relation avec ses novices : « Le bon Dieu m'a fait **la grâce de ne pas craindre la guerre, à tout prix il faut que je fasse mon devoir**. Plus d'une fois j'ai entendu ceci : – “Si – vous voulez obtenir quelque chose de moi, il faut me prendre avec douceur, par la force, vous n'aurez rien.” Moi je sais que nul n'est bon juge dans sa propre cause et qu'un enfant auquel le médecin fait subir une douloureuse opération ne manquera pas de jeter les hauts cris et de dire que le remède est pire que le mal ; cependant s'il se trouve guéri peu de jours après, il est tout heureux de pouvoir jouer et courir. Il en est de même pour les âmes, bientôt elles reconnaissent qu'un peu d'amertume est parfois préférable au sucre et ne craignent pas de l'avouer » (Ms C, 23v°-24r°).

¹⁷ Comme Thérèse nous en a donné l'exemple jusque sur son lit de mort. En effet, alors que sœur Agnès de Jésus disait d'elle : « Il est abattu notre guerrier », elle répondit : « Je ne suis pas **un guerrier** qui a combattu avec des armes terrestres, mais avec “le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu”. Aussi la maladie n'a pu m'abattre, et pas plus tard qu'hier soir je me suis servie de mon glaive avec une novice. Je l'ai dit : **Je mourrai les armes à la main** » (*Derniers entretiens, Le carnet jaune*, 9 août 1897).

¹⁸ « Je sais bien que vos petits agneaux me trouvent sévère. S'ils lisaient ces lignes, ils diraient que cela n'a pas l'air de me coûter le moins du monde de courir après eux, de **leur parler d'un ton sévère** en leur montrant leur belle toison salie ou bien de leur apporter quelque léger flocon de laine qu'ils ont laissé déchirer par les épines du chemin. Les petits agneaux peuvent dire tout ce qu'ils voudront ; **dans le fond, ils sentent que je les aime d'un véritable amour**, que jamais je n'imiterai Le mercenaire qui voyant venir le loup laisse le troupeau et s'enfuit. Je suis prête à donner ma vie pour eux, mais **mon affection est si pure que je ne désire pas qu'ils la connaissent**. Jamais avec la grâce de Jésus, je n'ai essayé de m'attirer leurs cœurs, (...) (Ms C, 23r°-23v°).